

## Sur les chemins de ce pays

Akos Verboczy

Numéro 81, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93729ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Verboczy, A. (2020). Sur les chemins de ce pays. *L'Inconvénient*, (81), 47–50.

# Sur les chemins de ce pays

POÉSIE Akos Verboczy

L'auteur de *Rhapsodie québécoise* rend hommage à la Nuit de la poésie, dont on célèbre cette année le cinquantième anniversaire.

Parfois  
quand sur les chemins de ce pays il fait sombre  
j'aime me rappeler que ce pays  
je l'ai rencontré la nuit.  
Plus exactement à la Nuit de la poésie.  
C'était au cégep.  
Dans un cours qu'on appelait  
entre nous  
*Poésie québécoise fuckée 101.*  
À la fin de la session j'ai reçu une note correcte  
si ma mémoire est bonne.

Dans un des premiers cours on a regardé un film.  
Avant de mettre le VHS dans le lecteur  
le prof n'a pas demandé si on lisait.  
Il n'a pas demandé ce qu'on connaissait  
il n'a pas demandé ce qu'on aimait  
il n'a pas demandé d'où on venait.  
Il a juste demandé à une fille assise en avant  
d'éteindre la lumière.

Et la lumière fut.

La Nuit se passait en 1970  
ça je l'ai tout de suite noté  
à cause de l'examen.  
Plus tard j'ai appris que le documentaire qui relatait l'événement  
avait été réalisé par Jean-Claude Labrecque.



Sur l'écran défilaient  
pendant près de deux heures  
plein de poètes  
en noir et blanc  
que personne n'avait cru bon jusque-là de me présenter  
pour des raisons pédagogiques.

Je ne comprenais pas trop ce qu'ils racontaient.  
Pourtant j'avais l'impression d'avoir  
un peu  
saisi  
quelque part durant ce cours  
– en les regardant, en les écoulant –  
ce qu'était ce pays qui n'en était pas vraiment un.

Les poètes montaient sur scène l'un après l'autre.  
Au début je cherchais à quoi tout cela rimait.  
Et là est apparue Michèle Lalonde  
et je pense avoir compris  
un peu.

Elle n'arrêtait pas de répéter  
*Speak white*  
*Speak white*  
*Speak white*

comme une ritournelle obsédante.  
Mais si elle répétait ces mots  
c'est parce qu'elle ne voulait plus jamais les entendre.  
(J'ai noté  a sur une feuille mobile.)  
Et c'est vrai que  a changeait  
des *chants rauques des ancêtres*  
et du *chagrin de Nelligan*.

Il y avait un plus vieux.  
Miron.  
Il disait qu'on n'est pas arrivé pour arriver  
mais pour commencer par arriver  
quelque part  
pour cesser de tourner en rond  
ou quelque chose comme ça.  
J'étais pas certain de suivre  
mais tous devant lui semblaient comprendre  
où il voulait en venir.

Le suivant s'appelait Godin.

Lui, il en avait eu son  
*couleur  d'ardent voyage*  
*de ces coquerelles de parlement*  
*des patineurs de fantaisie*  
*des zigonneux d'élections*  
*et des tarzans du salut public...*

Et j'en passe un paquet  
car vraiment  
lui  
il était tanné de beaucoup de monde.  
Et bizarrement, je le comprenais.

C'étaient des voix agitées  
révoltantes et révoltées.  
Ce n'est pas pour rien que Trudeau les a mises en prison  
quelques mois plus tard  
avant qu'il ne devienne père  
des droits  
des libertés  
et d'une vedette d'Instagram.

Mais c'est surtout le souvenir d'un autre poète qui me revient.  
Un certain Claude Gauvreau qui  
je trouvais  
(mais je l'ai dit à personne)  
ressemblait à Jacques Parizeau.  
Encore aujourd'hui la parenté m'est évidente.  
Mais sa poésie  
ça ressemblait à rien.  
Ça ressemblait à ça :

*jôquoimoil nontonduc allessande rébrér  
novaképalès Djvoriadjiana Kuntroubel  
tétrapâte jonsel nilâcoua alrivage  
akdoc cousine-germaine déplaatz  
circuitz monse dobo lévil-clair*

Le moins qu'on puisse dire est que ce n'était pas clair  
et que ce poète avait l'art  
de compliquer la prise de notes.  
Mais je trouvais ça drôle  
et même assez beau.  
Un gars dans la classe a lâché  
*kessessa tabarnak*  
et on est tous partis à rire.

Le prof n'a rien dit  
mais à en juger par son expression  
il était convaincu ce jour-là  
d'avoir mérité  
son salaire et ses avantages sociaux  
même s'il n'a fait qu'appuyer sur un bouton.

Pis Gauvreau a enfin terminé ses poèmes  
qu'il disait purs.  
Il a quitté la scène  
sous les applaudissements  
et quelques huées.  
On scandait son nom.  
Le poète est réapparu sur scène  
pour avoir le dernier mot.  
Il a repris place sous les projecteurs  
le torse bombé derrière le micro  
pour ajouter d'une voix forte  
pour mettre fin à toute ambiguïté :

*Et d'ailleurs,  
Vive le Québec.  
Vive la création.  
Vive l'universel.*

Ces mots  
leur rythme  
leur précision  
résonnent encore dans ma tête.

Cette Nuit de la poésie a aujourd'hui cinquante ans.  
Mon DEC en sciences humaines en a vingt-cinq.  
La première fois que j'ai vu ces images  
elles paraissaient vieilles  
aujourd'hui elles me semblent plutôt actuelles.

Je repense aujourd'hui à tout ça  
quand  
sur les chemins de ce pays  
il fait sombre.  
En ce pays de la loi sur la clarté  
avec ses voix éteignoirs  
ses voix illuminées.

Je repense à tous ces mots  
– et à plus encore –  
entendus dans une salle de classe  
pendant qu'on tâte  
à gauche et à droite  
à chercher les voies  
idylliques médiatiques stratégiques mécaniques  
pour faire avancer une locomotive au ralenti  
pendant que ses wagons  
un par un  
se détachent.

Je repense à tous ces regards  
rivés sur la petite télé de cette salle de classe  
rivés sur ces visages de poètes  
ces visages d'hommes  
ces visages de femmes  
debout  
sur la scène du théâtre Gesù.

Et je me souviens  
que c'est dans les clairs-obscurs  
qu'apparaît la lumière  
au bout du tunnel. ■

Akos Verboczy est né en Hongrie et est arrivé au Québec à l'âge de onze ans. Après des études en sciences politiques, il a été agent de développement en participation citoyenne, commissaire scolaire et attaché politique de la ministre de l'Immigration et des Communautés culturelles et responsable de la Charte de la langue française. Il a publié, aux Éditions du Boréal, *Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant de la loi 101* (2016).